

DE LA

N° 48.

SUPPRESSION DES RÈGLES;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 21 mars 1826, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine,*

PAR CAMILLE SUPPO DE VALLETTI, de Paris,

Département de la Seine,

Ancien Élève des hôpitaux et hospices civils de la même ville.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

MESSIEURS

LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

ALIBERT.

BERTIN.

BOUGON.

BOYER.

CAYOL.

CLARION.

CRUVEILHIER.

DENEUX, *Suppléant.*

DÉSORMEAUX.

DUMÉRIL.

DUPUYTREN.

MESSIEURS

FIZEAU.

FOUQUIER.

GUILBERT.

LAENNEC, *Examineur.*

MARJOLIN.

ORFILA, *Examineur.*

PELLETAN FILS, *Président.*

RÉCAMIER.

RICHERAND.

ROUX, *Examineur.*

Professeurs honoraires.

CHAUSSIER.

DE JUSSIEU.

DES GENETTES.

DEYEUX.

DUBOIS

LALLEMENT.

LEROUX.

MOREAU.

PELLETAN.

PINEL.

VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

ADELON, *Examineur.*

ARVERS, *Examineur.*

BRESCHET.

CAPURON.

CHOMEL.

CLOQUET AÎNÉ.

COUTANCEAU.

DE LENS.

GAULTIER DE CLAUERY.

GÉRARDIN, *Suppléant.*

GUERSENT.

JADIOUX.

KERGARADÉC.

MAISONNADE.

MOREAU.

MURAT.

PARENT DU CHATELET.

PAVET DE COURTEILLE.

RATHEAU.

RICHARD.

RULLIER.

SÉGALAS.

SERRES.

THÉVENOT.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

P A T R I M E O.

ILLE ME GENUIT EDUCAVITQUE.

TENERISSIMÆ MATRI,

QUAM PERDIDI ET RURSUM INVENI,

AMANS FILIUS,

C. DE VALLETTI.

CLARISSIMO PROFESSORI

DUBOIS.

GRATITUDINIS MEÆ ET OBSERVANTIÆ
PIGNUS.

C. DE VALLETTI.

DE LA SUPPRESSION DES RÈGLES.

MA dissertation aura pour but l'examen ,

- 1.° De l'état de l'utérus peu de temps après une suppression ;
 - 2.° Des causes qui peuvent déterminer une suppression ;
 - 3.° Du mode d'action des causes sur le système utérin ;
 - 4.° Des symptômes de la suppression, et des phénomènes morbides auxquels cet accident peut donner naissance ;
 - 5.° Enfin l'exposition du traitement basé sur l'appréciation des causes.
-

Avant d'aborder mon sujet, je rappellerai succinctement la composition de l'organe qui préside à la fonction dont la lésion va m'occuper. Je consacrerai quelques lignes à la partie physiologique, comme relevant essentiellement de mon sujet.

De l'utérus.

Organe de la gestation , l'utérus est situé dans l'excavation du bassin, derrière la vessie, au-devant du rectum, au-dessus du vagin, auquel il est uni par son col, qui y plonge, au-dessous des dernières circonvolutions de l'intestin iléon. Il est piriforme, placé

obliquement de haut en bas , et d'arrière en avant. On le divise en *corps* et en *col*. Le corps présente une cavité peu en rapport par sa grandeur avec la grosseur de l'organe , d'ailleurs exigü , au moins dans l'état sain , et hors l'état de grossesse. Le col offre aussi une cavité à deux orifices , un *antérieur externe* ou *vaginal* , circonscrit par deux lèvres transversales , c'est le museau de tanche ; l'autre *postérieur interne* ou *utérin*.

Si la cavité du corps de l'utérus est tapissée par une membrane muqueuse , il est constant qu'elle n'est pas la continuation de celle du vagin. Il ne faut plus arguer de son existence par la formation des polypes utérins ; car l'anatomie pathologique vient de démontrer récemment que la base de ces polypes occupait le parenchyme même de l'organe. Je décline ma compétence , et ne prétends rien déduire de ces faits.

L'utérus est maintenu dans sa position par des replis du péritoine distingués en *latéraux* , un de chaque côté : ils renferment dans leur duplicature les annexes de la matrice ; et en *antérieur* et *postérieur* , qui ne valent que d'être énumérés.

Organisation.

La texture intime n'est pas bien connue ; elle est inextricable dans l'état de vacuité. Considérée après l'accouchement , son tissu ressemble assez bien au tissu musculéux. Ses vaisseaux artériels , fort nombreux , lui viennent des spermatiques , qui se distribuent principalement dans le fond de cet organe , et des hypogastriques , qui vont au corps et au col. Ils aboutissent tous en définitif dans la cavité du corps de l'utérus , et s'y ouvrent par une multitude de petites ouvertures : ce sont les vaisseaux exhalans artériels , assez facilement reconnaissables des vaisseaux capillaires veineux , dont les orifices sont moins nombreux et plus larges. Les vertèbres et les veines sont repliées en zig-zag pour suffire à l'amplication de l'or-

gane lors de la grossesse. Ses nerfs sont fournis par le plexus hypogastrique.

De la menstruation.

Malgré de nombreuses exceptions, l'établissement du flux menstruel paraît être l'indispensable condition de la fécondité chez la femme. Sous ce rapport, la vie de cet être intéressant peut être divisée (comme l'a dit ingénieusement M. le professeur *Capuron*) en *printemps* et en *hiver*. Cette première époque commence à douze ou quatorze ans, plus tôt ou plus tard, selon le climat ou la manière de vivre. Elle finit entre quarante et cinquante. La durée totale et moyenne est de trente à quarante années. Il n'est pas de mon sujet de mentionner ici les cas authentiques et curieux d'apparitions précoces des règles, de cessations tardives, et *vice versâ*.

De l'ordre et de la durée des menstrues.

L'écoulement des menstrues reparaît d'ordinaire chaque mois. Cette règle cependant est loin d'être invariable. D'après M. *Gall*, les femmes seraient partagées en deux grandes classes. Les unes seraient réglées dans la première quinzaine du mois, les autres dans la dernière. Le fait paraît exister, son explication nous échappe. Chez certaines femmes, les règles ne coulent que pendant une heure; chez d'autres, pendant dix et même douze jours. Deux ou trois jours constituent le terme moyen. Presque toujours continu, le flux menstruel a néanmoins présenté des intermittences. C'est une circonstance importante à noter pour la pratique.

De la source des règles.

Les opinions les plus contradictoires, soutenues toutes par des faits plus ou moins bien observés, ont tour à tour été agitées. Les principales sont celles qui tendent à placer, avec *Columbus*, l'origine

des menstrues dans le col utérin ; avec *Pison*, dans le vagin ; avec *Mauriceau*, *Morgagni*, et la plupart des physiologistes célèbres , dans le fond de l'utérus lui-même ; enfin, avec *Heister*, dans l'utérus et le vagin simultanément. Je ne saurais admettre d'autre source des règles que l'utérus lui-même, et plus particulièrement les extrémités des vaisseaux exhalans artériels du fond de cet organe. Je ne veux point révoquer en doute la véracité des faits qui contrarient cette opinion ; il me suffira d'établir que j'aurais pu , à l'instar de *Columbus*, de *Pison*, et de tous ceux qui , à leur exemple , se sont appuyés d'un seul fait pour en tirer une conséquence générale , que j'aurais pu , dis-je , conclure , par des observations bien plus nombreuses et bien plus généralement admises , que du nez , des yeux , des oreilles , du rectum , voire même des extrémités des mains et des pieds découlent naturellement les règles.

Je tiens donc pour aberration de la menstruation tout écoulement périodique de sang qui ne vient point de la cavité utérine.

De la cause des règles.

C'est une fonction que la menstruation : son organe unique est l'utérus. L'état social a pu modifier la vitalité de cet utérus , et par tant influencer puissamment sa fonction ; mais il ne l'a pas plus déterminée qu'il n'a formé l'organe lui-même. Le temps et la raison toujours tardive ont fait justice des opinions contraires. Quoi qu'il en soit , on ignore encore si les menstrues sont cause ou effet de la fécondité : toujours est-il que , dans la généralité des cas , elles semblent lui être essentiellement liées.

De la quantité du sang menstruel.

Trop de causes font varier l'écoulement mensuel pour permettre de déterminer , même approximativement , la quantité de sang que perdent les femmes à chaque menstruation. Le climat et les saisons

chaudes, un tempérament pléthorique, un régime échauffant, l'habitation des villes et toutes leurs conséquences, rendent cette hémorrhagie périodique beaucoup plus abondante. Au demeurant, ce point de physiologie est peu important à la médecine. Le praticien ne doit tenir compte que de la quantité ordinaire de sang que perd la malade qu'il est appelé à traiter.

Des qualités du sang menstruel.

C'est ici qu'il me faut rappeler cette modération d'opinions, résultat heureux de l'examen plus approfondi des faits, qui nous instruit du danger, pour les sciences, de tout admettre et de tout rejeter exclusivement. *Hippocrate* a dit : *Procedit autem sanguis sicut è victimâ, citissimèque coagulabitur, si sana fuerit mulier.* La dernière proposition surtout est inexacte : 1.° le sang menstruel n'est pas tout-à-fait aussi vermeil ni aussi rutilant que le sang artériel ; il est légèrement plus brun, et s'il a paru rouge, cela n'a pu être que sur les linges, après son exposition à l'air avec l'oxygène duquel il se sera combiné. 2.° Il est plus ténu, contient moins de fibrine, et dès-lors il est plus difficilement coagulable. C'est aussi ce que démontre l'observation.

Quant aux qualités malfaisantes qui lui ont été attribuées, il y a eu exagération et fausse interprétation. Mais s'il est reconnu aujourd'hui que le sang menstruel d'une femme saine ne possède aucune propriété nuisible, des observations avérées témoignent aussi en faveur de ceux qui admettent que, dans certains cas de maladie, le sang mensuel peut se charger de principes âcres et morbides, et les communiquer par contagion.

Je fus appelé pour un cas de ce genre trop probant pour n'être pas rapporté. Depuis trois semaines environ, un homme cohabitait avec une femme. L'époque des règles de cette femme arrivée, il continua à la voir, et fut pris peu de jours après d'une balanite. Il vint me chercher et me pria d'examiner sa maîtresse, ce que je fis sans

succès pour ses préventions. J'attendis, pour me prononcer définitivement, la cessation des règles. Comme auparavant, je la trouvai parfaitement saine. Il guérit, je lui recommandai de cesser tout commerce avec cette femme pendant le temps de sa menstruation. Il le promit, n'en fit rien, et contracta, deux mois après le premier écoulement, une gonorrhée urétrale.

Cette personne avait eu des dartres dans sa jeunesse, et conservait encore sur le visage beaucoup de dartres farineuses, qui, pendant l'écoulement de ses règles, qui durait huit jours, semblaient avoir disparu.

De l'état de l'utérus peu de temps après une suppression.

L'utérus, peu de temps après une suppression, existe sous deux états : ou il est vide de sang, ou son tissu en est gorgé. Ces deux états sont soumis à l'influence des causes diverses qui peuvent donner lieu à la suppression.

Des causes qui peuvent déterminer une suppression de règles, et de leur mode d'action sur le système utérin.

J'en reconnais trois ordres, que je diviserai d'après leur mode d'action sur le système utérin.

- 1.° Celles qui agissent sur les vaisseaux afférens de l'utérus;
- 2.° Celles qui portent principalement leur action sur ses vaisseaux exhalans ;
- 3.° Celles enfin qui opèrent par révulsion d'irritation, ou, en d'autres termes, qui provoquent la métastase.

Dans la première classe, je comprendrai toutes les causes qui, agissant sur le cerveau, entraînent à leur suite une perturbation du système nerveux plus ou moins complète et plus ou moins profonde : telles qu'un accès de colère, de jalousie, de douleur ou de joie; une

contrariété, une frayeur subite, l'admiration, l'extase, un saisissement quelconque.

Sous l'influence de ces causes, le mouvement fluxionnaire du sang vers l'utérus est suspendu. Les vaisseaux afférens ont été frappés de spasme ; ils n'apportent plus de sang à l'organe ; celui qui y était arrivé avant l'accident s'écoule, et bientôt l'utérus est vide.

Je rangerai dans la seconde classe les causes qui portent directement leur action sur les vaisseaux exhalans ; l'impression subite du froid, l'immersion des pieds et des jambes dans l'eau froide, l'application d'astringens à la vulve, ou leur injection dans le vagin ; l'action d'un feu trop vif, surtout entre les jambes ; un coït immodéré pendant le temps menstruel. Cette dernière cause provoque d'autant plus facilement la suppression, que le col de l'utérus est moins profondément situé ; car alors il est plus exposé à être irrité mécaniquement.

Dans tous ces cas, l'irritation a porté sur les vaisseaux exhalans. Le sang, en vertu de son mouvement fluxionnaire, abonde bien vers l'utérus ; mais il ne peut s'écouler au-dehors ; aussi les vaisseaux utérins sont-ils gorgés et distendus.

Je considérerai comme faisant partie de la troisième classe le développement d'une maladie aiguë, une hémorrhagie spontanée, une saignée du bras, un exercice violent ou immodéré, un coup sur les mamelles ou sur l'hypogastre, une plaie, enfin un excès de table.

J'ai pu me convaincre, par la lecture des auteurs les plus recommandables qui ont écrit sur ce sujet, qu'aucun d'eux n'avait signalé comme cause efficiente et très-fréquente d'une suppression l'apparition d'une phlegmasie aiguë. Ils s'accordent le plus généralement à regarder comme effet ce que j'estime pouvoir être, et être vraiment le plus souvent la cause.

Lorsqu'une maladie aiguë se déclare pendant le temps de la menstruation, la suppression de l'écoulement ne s'opère jamais brusquement. Elle se gradue sur l'intensité de la lésion accidentelle, et n'est complète que lorsque l'inflammation est parvenue à son plus haut

période d'acuité : encore faut-il que cet état aigu provoque par sa gravité une révulsion suffisante.

Il est facile de se rendre compte dans ces circonstances des phénomènes de la suppression. Ce qui constitue la menstruation une fonction, c'est sa constante et régulière périodicité ; car chaque menstruation, considérée abstractivement de toutes les autres, n'offre plus à l'observation que des accidens qui lui sont communs avec ceux de toutes les hémorrhagies dites *actives*.

Irritation dans l'organe, d'où fluxion.

Eh bien ! par cela que cette irritation n'a rien de morbide, par cela qu'elle ne tient qu'à l'accomplissement d'un acte naturel, comme toutes les irritations normales, elle est facilement réversée.

Des symptômes d'une suppression.

Ils varient singulièrement suivant les causes. La suppression a-t-elle été produite par une cause morale, elle est plus ou moins instantanée, selon l'énergie de la cause. On voit alors apparaître tous les phénomènes d'un trouble général : le pouls est irrégulier, tumultueux, accéléré ; la femme éprouve des étourdissemens, des lipothymies, des syncopes, des éblouissemens et des vertiges. Des bouffées de chaleur lui montent au visage, accompagnées de palpitations et de sueurs. Chez une autre, il y aura des tintemens d'oreilles, des pesanteurs de tête et des assoupissemens. On observe encore des nausées, des vomissemens. La susceptibilité nerveuse est extrême : aussi les spasmes et les convulsions sont-ils fréquens.

Tous ces symptômes sont en rapport direct de gravité avec la quantité de sang que perd la malade à chaque menstruation.

C'est aux causes de la seconde classe qu'appartient le cortège des symptômes locaux, tels qu'une douleur sourde des reins, des tiraillemens dans la région lombaire, un sentiment de pesanteur dans l'hypogastre, une tension et une chaleur de cette partie sensibles à la main, des tranchées utérines d'autant plus vives que l'utérus est plus

distendu par le sang ; enfin des engourdissemens et des fourmillemens dans les membres inférieurs.

Quant aux symptômes de la troisième classe de causes , ils sont nuls , la suppression n'étant qu'un accident de la maladie principale , qui s'est fortuitement développée.

Des phénomènes auxquels la suppression peut donner naissance.

Toutes choses égales d'ailleurs , de toutes les causes , les plus dangereuses sont celles qui agissent sur l'utérus par l'intermède du cerveau. C'est peut-être toujours à cet ordre de causes qu'est dû le développement des maladies aiguës concomitantes d'une suppression. Il faut aussi lui rapporter la manifestation de la folie , des convulsions , du tétanos , en un mot , de l'immense série des névroses.

Pour la suppression par des causes dont l'action s'est bornée à l'utérus et à ses dépendances , il peut en résulter l'inflammation de l'organe lui-même , par suite , un abcès et la gangrène.

Enfin , si l'on peut affirmer en fait qu'il n'y a pas de maladie que n'aie pu produire une suppression , il me reste le droit de dire que l'on a beaucoup exagéré ses dangers. Chez les citadines , presque toujours abondamment réglées , chez quelques femmes malingres ou d'une faible constitution , je crois , en effet , à l'apparition d'accidens graves ; mais aussi , d'un autre côté , que de dames , de servantes , de filles de campagne qui , à la suite d'une suppression , n'éprouvent aucune altération dans leur santé , et consent à coup sûr au mois suivant le soin de rappeler l'écoulement supprimé. Cette vérité , une fois bien reconnue , impose au praticien consciencieux et prudent l'obligation sacrée de surseoir à tout moyen énergique , quand d'ailleurs aucun phénomène fâcheux n'en nécessite l'emploi.

Exposition du traitement , basé sur l'appréciation des causes.

J'ai souvent entendu dire que si le mode d'action des causes des maladies était connu , on guérirait , sinon toutes les maladies , au

moins un bien plus grand nombre. C'est d'après cette hypothèse que je tracerai le traitement de l'accident morbide qui fait le sujet de ma thèse inaugurale.

Je ne me présente pas muni d'un remède nouveau : loin de là , j'inclinerais à exclure de la matière médicale une classe tout entière de médicamens comme mensongers et dangereux ; j'entends parler des emménagogues : mensongers , car leur spécialité reste encore à prouver ; dangereux , parce qu'ils ne possèdent d'autres propriétés que celle d'agir sur l'économie à la manière des irritans , mais avec surcroît d'énergie ! Si l'on en doutait , il suffirait de se rappeler qu'ils sont tous pris parmi les poisons âcres. J'exposerai à l'appui de ma dénonciation que tous les praticiens expérimentés recommandent la plus grande circonspection dans l'emploi de ces substances. Tous , sans exception , énumèrent les dangers de leur administration , et sans cependant décider la question , ils finissent tous par dire : *Peut-être vaudrait-il mieux s'en abstenir.*

Je ne veux pas procéder contre le peu de rationalité qui jusqu'ici a dirigé le traitement d'un cas de suppression ; qu'il me soit permis au moins de lui reprocher de trop pousser à la médecine active. Cela tient , sans doute , à ce qu'un grand nombre de médecins se reportent incessamment vers l'effrayant tableau des nombreuses maladies réputées consécutives à une suppression ; mais sans compter que , dans le plus grand nombre des cas , la suppression n'est , au contraire , que symptomatique , et qu'alors , pour peu que l'affection qui l'a causée soit grave , le rappel des règles , s'il pouvait s'effectuer , ne modifierait presque pas la lésion principale ; il faut se convaincre que , dans le plus grand nombre des cas aussi , une suppression essentielle , si je puis dire , ne provoque aucun dérangement réel dans la santé , principalement si la femme est bien portante.

D'après les principes que j'ai posés , l'observance de quelques lois l'hygiène suffit toutes les fois que la suppression n'est suivie d'aucun symptôme grave.

Est-ce par l'intervention d'une cause morale que le cours des

règles a été ralenti ? Ce ralentissement ne donne-t-il lieu qu'à des spasmes , à de légères palpitations ? Les calmans , les antispasmodiques , tels que les bains tièdes , une potion légèrement éthérée , seront profitables. Dans tous les cas de ce genre , la suppression n'étant pas complète , il ne faut qu'éloigner les causes qui pourraient la déterminer entièrement , et s'abstenir , dans l'intérêt de la malade , de tout moyen propre à les rappeler. Le trouble nerveux dissipé , les règles recommenceront à couler.

La malade s'est-elle vêtue à la légère , s'est-elle exposée à un froid humide , ses pieds ont-ils été mouillés , c'est alors qu'il convient de favoriser l'écoulement par un bain de siège , des frictions douces avec des serviettes chaudes sur la partie interne des cuisses. Il faudra de plus l'engager à se couvrir convenablement , et à se tenir chauds le corps et les pieds.

Le développement d'accidens fâcheux survenus à la suite d'une suppression par cause morale peut offrir deux variétés qui différencient le traitement.

1^{re}. Ou l'écoulement des règles n'a pas cessé tout-à-fait : alors , quelle que soit la gravité des symptômes consécutifs , il ne faut songer qu'au rétablissement complet du cours des menstrues. Pour y parvenir , on emploiera les bains généraux prolongés , des frictions sèches et chaudes sur la chute des reins , sur le ventre et l'hypogastre. Enfin on recourra à une petite saignée de pied , proportionnée à la quantité de sang que perd ordinairement la malade , suivie de l'administration de cordiaux ou d'une potion opiacée , s'il y a un désordre nerveux considérable. J'insisterai préférablement pour la saignée du pied ; car , dans le cas dont nous nous occupons , toute évacuation de sang faite au-dessus de l'utérus n'agira pas immédiatement pour le rappel des règles : c'est une dérivation de sang vers l'organe qu'il nous faut. Nous ne pouvons l'obtenir qu'en saignant au-dessous de lui.

2^o. La suppression est-elle complète , il faut diriger le traitement

contre l'affection consécutivement développée, et renoncer à l'espoir de rappeler les règles tant que la maladie n'aura pas perdu de son intensité; alors seulement on devra tenter de le faire.

Des bains de siège prolongés, l'exposition des parties à la vapeur de plantes seulement émollientes, l'application de ventouses à la partie interne des cuisses, la station verticale, les pieds exposés au-dessus du foyer d'une chaufferette, enfin des sangsues à la vulve, tous les moyens, dis-je, sont indiqués pour faire cesser le spasme des vaisseaux exhalans. Il faudrait recourir à la saignée du bras et à l'application d'un grand nombre de sangsues sur l'hypogastre, s'il se développait une métrite.

Pour ce qui regarde le traitement d'une suppression par révulsion d'irritation, je me bornerai à prévenir que l'état de la maladie accidentelle décide arbitrairement de la cessation et du retour de l'écoulement menstruel.

Il faut noter comme conséquence de cette observation que les règles reprennent plus souvent leur cours après la guérison d'une maladie qui les avait suspendues qu'après la guérison de celle qui n'était que l'effet de leur suppression.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente PARISET*).

I.

Non febricitanti appetitus dejectus, et oris ventriculi morsus, et tenebrosa vertigo, et os amarescens, sursùm purgante opus esse indicat. *Sect. 4, aph. 17.*

II.

Morbis quibusvis incipientibus, si bilis atra vel sursùm vel deorsùm prodierit, lethale. *Ibid., aph. 22.*

III.

Quæ perfrigerata sunt, excalefacere oportet, præterquàm quæ sanguinem profundunt aut sunt profusura. *Sect. 5, aph. 19.*

IV.

Quibus autem bibendi appetentiæ noctu, iis valdè sitientibus, si obdormierint, bonum. *Ibid., aph. 27.*

V.

In ictericis hepar durum fieri, malum. *Sect. 6, aph. 42.*

VI.

Quibus perscissum fuerit cerebrum, his necesse est febrem et bilis vomitum supervenire. *Ibid., aph. 50.*

111

71